

AUTOUR D'UNE STATUE

LE MAJOR OTENIN, A COMPIÈGNE

1814

Le pillage du bronze opéré par les Allemands en 1942 a fait disparaître du cours Guynemer la statue du major OTENIN, arrachée de son socle par le même ennemi qui, 128 ans auparavant, l'avait mortellement frappé sur la terrasse de notre palais.

L'heure n'est certes pas venue, pour de multiples raisons, de songer à reconstituer, sous les mêmes aspects, cette commémoration d'un glorieux passé ; mais il n'en est pas moins vrai que cet acte de vandalisme a porté une sérieuse atteinte à la perpétuité du souvenir que pensaient avoir assurée les organisateurs de la cérémonie réparatrice du 12 juillet 1914 au succès de laquelle la Société historique de Compiègne avait alors si largement contribué. Il serait à craindre que faute de pouvoir retenir et fixer la mémoire sur son nom, OTENIN ne devienne, de la part des nouvelles générations, l'objet d'une indifférence comparable à l'ingratitude dont il fut victime, dès l'heure de sa mort, de la part de ses contemporains.

Pour prévenir cette indifférence, je me suis donné pour tâche de coordonner tout ce qui a été dit et écrit sur l'histoire de COMPIÈGNE au cours des sombres journées de 1814 pour faire ressortir comment l'ingratitude des contemporains avait pu naître de l'opposition des caractères et des intérêts dans la compréhension des événements qui ont fait de notre ville une des citadelles avancées du champ d'opérations de la campagne de France, pour la plus grande gloire du vaillant officier qui, en une mémorable journée, a su, au prix de sa vie, en assurer la défense.

*
**

Le 1^{er} avril 1814, le général prussien BULOW, à la tête de 8.000 hommes, opérant par attaques combinées et simultanées sur les deux rives de l'Oise, tentait de s'emparer de COMPIÈGNE.

La garnison que commandait le major OTENIN, forte de 1.300 hommes, résistait victorieusement à tous les assauts de l'ennemi

lequel, en fin de journée, n'ayant pu atteindre aucun de ses objectifs, battait en retraite et rentrait dans ses cantonnements.

La lutte se terminait incontestablement par une victoire à l'actif de nos troupes, victoire hélas chèrement payée par la perte de leur commandant qui, mortellement blessé au cours du combat, expirait peu après, dans la nuit du 1^{er} au 2 avril.

CAILLETTE DE L'HERVILLERS, dans sa biographie du major OTENIN, parue en 1866, et le général PALAT, dans son livre « COMPIÈGNE EN 1814 », ont donné de cette journée des détails très circonstanciés tirés tant des rapports des officiers des armées belligérantes que de mémoires et de relations verbales d'une vraisemblance scrupuleusement contrôlée, émanant de témoins oculaires. De la lecture de ces deux ouvrages, se dégage nettement l'impression que la bataille de COMPIÈGNE du 1^{er} avril 1814 dépasse de beaucoup le cadre de l'histoire locale et on peut à bon droit s'étonner qu'elle ait échappé à la documentation des historiens qui, depuis plus d'un siècle, ne cessent de se livrer aux recherches les plus minutieuses sur les dramatiques événements qui ont mis fin à la campagne de France et à l'Empire.

Henri HOUSSAYE, dans son livre « 1814 » et M. Jean THIRY, dans son ouvrage « LA CHUTE DE NAPOLÉON » citent les instructions données par le Tsar au cours du conseil de guerre tenu au château de Bondy, à la veille de livrer bataille sous Paris, le 29 mars.

A BLUCHER, ce souverain écrivait :

« Il est de la plus haute importance d'assurer nos lignes de communication avec les Pays-Bas, ce qui ne peut se faire qu'en occupant COMPIÈGNE et LA FÈRE. Vous voyez donc la nécessité de s'emparer au plus tôt de COMPIÈGNE. »

Dès le lendemain, Paris avait capitulé. La question de savoir si ces instructions avaient reçu un commencement d'exécution n'intéressait plus les deux auteurs ; il est néanmoins incontestable que la décision d'attaquer Compiègne était intimement liée au plan d'opérations dont dépendait le sort des armées coalisées, en cas de défaite.

Il faut de plus se souvenir que depuis le 29 mars, le courrier n'arrivait plus à Compiègne qui se trouvait ainsi complètement isolée de la capitale ; le combat du 1^{er} avril livré dans l'ignorance de la déchéance de l'Empereur et à l'insu du gouvernement provisoire, devait perdre le bénéfice de la publication officielle qui avait été si largement ouverte dans le *Moniteur* à tous les glorieux faits d'armes de la campagne de France ; la résistance de Compiègne devenait de ce fait un épisode isolé, éloigné et sans liaison avec les dramatiques événements qui, à Paris et

à Fontainebleau, depuis le 30 mars, retenaient l'attention générale.

Il est pourtant d'autres faits postérieurs à la capitulation de Paris auxquels les historiens ont donné dans l'histoire générale la place qui leur était légitimement due. Ces faits devaient ce privilège, soit à la haute renommée des chefs de corps qui en ont été les héros (*Carnot à Anvers, Davout à Hambourg*) soit à la popularité que certains autres, de personnalités plus modestes (*Daumesnil à Vincennes, Gérard à Soissons*) survivant à leurs exploits, ont pu acquérir et conserver dans une ambiance plus favorable à la diffusion de leur gloire.

C'est précisément ce dernier privilège qui a manqué à COMPIÈGNE. OTENIN disparu, l'oubli se fait immédiatement sur son nom. De la résistance dont il a été l'âme, les quelques habitants qui ont fait le coup de feu aux côtés de l'armée régulière ne parlent qu'à voix basse dans le secret de leurs foyers ; les autres n'en conservent que le souvenir d'un cauchemar dont ils ont été providentiellement délivrés par d'autres événements survenus fort à propos.

L'étude à laquelle je me suis livré et dont j'ai donné lecture au cours de trois séances consécutives de la Société historique comportait trois parties.

La première partie était consacrée à la période préparatoire de la défense.

J'ai rappelé les ordres donnés par NAPOLÉON de défendre à tout prix les têtes de pont de COMPIÈGNE et de SOISSONS dont la conservation devait priver l'ennemi de la libre disposition de ses communications avec le Nord.

J'ai montré le major Otenin imposant son inflexible volonté de résistance à une administration municipale et à une population désemparées qui, ne croyant plus à un redressement possible de la fortune de l'Empereur, n'apercevaient de garantie pour la sécurité de la cité que dans la conclusion d'une paix immédiate.

Les Compiègnais avaient toutefois compris que devant l'obligation faite au commandant de tenir jusqu'à la dernière extrémité, leur sort devenait intimement lié à celui de la garnison et qu'il était de leur intérêt de voir porter au maximum un effort de résistance dont ils voulaient espérer qu'il permettrait de maintenir l'ennemi en respect tant que l'issue fatale de la campagne ne serait pas consommée.

De là cette collaboration, sinon enthousiaste, du moins suffisamment agissante dont Otenin devait apprécier les effets à la veille et au moment même du danger.

*
**

La deuxième partie traitait de la période active de la défense qui se place entre le 15 mars et le 1^{er} avril.

L'enchaînement obligé des faits qui, pendant cette quinzaine, se sont déroulés à Compiègne et qui, incontestablement, entrent dans le cadre des opérations de la campagne de France me mettait dans la nécessité de reprendre les récits de combats maintes fois lus ou entendus. Je ne les reproduirai pas dans cet article auquel la brièveté s'impose ; je rappellerai seulement que le 1^{er} avril, à 4 heures de l'après-midi, après six heures de lutte acharnée, le général prussien reconnaissant son impuissance à mettre en échec la vaillante garnison de Compiègne, prenait le parti de relever peu à peu ses positions de combat.

Le major Otenin, au cours de cette glorieuse journée, s'était au plus haut point, montré digne de la mission qui lui avait été confiée ; il avait fait face, à la tête de sa bien faible garnison, à une situation des plus critiques, avec une autorité, une sûreté de vues, une ténacité des plus remarquables, se portant de sa personne sur tous les points du combat, disposant judicieusement ses troupes au mieux des nécessités de l'heure, se multipliant auprès des jeunes recrues, soutenant leur courage, leur donnant l'exemple d'une endurance à toute épreuve. Vers 2 heures et demie alors qu'il assistait, de l'extrémité Est de la terrasse du château, à la première débâcle des Prussiens du petit parc et qu'il pouvait ainsi déjà augurer du succès couronnant ses efforts, il tombe mortellement blessé ; les soldats qui l'entourent se précipitent, l'emportent au milieu du sifflement des balles, le transportent chez lui ; pendant dix heures il agonise, mais il peut encore, avant d'expirer, s'inquiéter des résultats de la journée, et il meurt heureux de se savoir vainqueur.

La population généralement si versatile et si prompte à ne juger que sur ses propres et immédiates impressions, n'avait pas caché ses appréhensions à la vue du déploiement imposant des forces qui, dès le début de la matinée, se disposaient à encercler la ville ; elle s'effrayait de la disproportion toujours croissante des effectifs mis en ligne ; elle ne concevait plus la possibilité pour la garnison de résister à une telle pression et dans son désarroi ne donnait que quelques heures à l'ennemi pour emporter la ville d'assaut.

La municipalité n'était pas la dernière à éprouver les mêmes craintes, mais tel était l'ascendant qu'Otenin avait su prendre

sur tout ce qui l'entourait qu'aucune représentation ne lui avait été faite d'éviter de combattre dans des conditions qui paraissent aussi défavorables.

Mais lorsque chacun eut pu constater avec quelle maîtrise et quel sang-froid Otenin avait en quelques instants modifié ses positions de combat et réparti ses unités face à tous les fronts avant même que l'ennemi ait achevé d'organiser ses dispositifs d'attaque, un revirement total, fait de confiance et d'espoir, s'était opéré aussi bien chez les défenseurs que chez les habitants ; on avait pu voir ceux-ci répondre à l'appel pressant des officiers, circuler sous les balles pour distribuer aux combattants vivres et rafraîchissements, secourir et transporter les blessés et aider même au transport des munitions.

Cette heureuse harmonie dans la collaboration des éléments militaires et civils n'avait certes pas été dans la circonstance un des moindres facteurs de l'efficacité de la résistance. La nouvelle bientôt propagée de l'extrême gravité de l'état de leur chef, loin d'affaiblir le moral des troupes déjà enivrées d'un premier succès avait, au contraire, fortifié leur désir de le venger. Le major *Guillemin*, appelé à prendre le commandement, n'avait ainsi eu qu'à parachever une victoire déjà pour ainsi dire acquise.

*
**

Enfin dans la troisième partie, j'ai relevé l'immédiate réaction provoquée dans les esprits par la disparition de l'homme qui, pendant un mois, avait tenu dans ses mains le sort de la cité.

Otenin vient à peine d'expirer que Guillemin, cédant aux instances de la municipalité soucieuse de sauvegarder les intérêts de la cité qui peuvent être compromis par un retour offensif de l'ennemi, accepte de se prêter à une capitulation qui, provoquée sur l'initiative des assiégés, peut seule, de l'avis du maire, éviter les représailles d'un ennemi vexé de sa défaite.

Mais les événements se précipitent ; dans la matinée du 4 avril, le courrier de Paris enfin arrive ; les Compiégnois sont stupéfaits d'apprendre qu'on se battait encore dans leur ville le 1^{er}, alors que la veille, 31 mars, les Parisiens accueillaient les Alliés comme des libérateurs.

La Municipalité et la population se livrent au plus vif enthousiasme, manifestant leur joie de la paix maintenant assurée, de cette paix que dans ces temps troublés la France entière était prête à recevoir, au prix même de la défaite, sans réaliser ce qu'elle devait comporter d'amoindrissement, d'abaissement et de honte.

La capitulation est signée ; l'honneur est satisfait, la garnison

sortira avec armes et bagages, mais avant son départ, le commandant et le maire, dans des lettres rendues publiques, s'expriment mutuellement leur satisfaction et leur reconnaissance.

Il est toutefois pénible de constater que dans cet échange de correspondance, toute à la louange des vaillants défenseurs de Compiègne, aucune allusion n'ait été faite à celui qui fut le véritable organisateur et pour tout dire, l'âme de la résistance.

Il est indéniable qu'OTENIN devait être considéré, et cela avec juste raison, comme très attaché à l'Empereur et qu'en vantant ses mérites, en exaltant la gloire qu'il s'était acquise, on pouvait craindre d'être accusé de faire acte d'opposition au nouveau régime ; mais ce n'est pas là toute la cause ou plutôt l'origine de l'indifférence des générations contemporaines.

Il faut se rappeler que le major Otenin, dès sa prise de commandement, et dans l'intérêt exclusif de la défense, avait soumis les habitants à une discipline des plus rigoureuses qu'une population ne supporte généralement pas sans manifester une certaine opposition souvent hostile à celui qui l'impose ; que pendant tout un long mois ces mêmes habitants avaient vécu angoissés dans l'attente d'un combat dont ils pouvaient tout craindre pour leur existence et leurs propres intérêts ; que quelques conseillers municipaux gardaient rancune au commandant d'armes nommé par le général Hulin de ce que ce dernier avait assez sévèrement relevé certains de leurs actes hostiles au pouvoir. Il n'est donc pas étonnant que la mort d'OTENIN ait provoqué dans l'esprit de tous ceux qu'il avait fait plier sous son inflexible autorité une réaction préjudiciable à sa mémoire.

Tout ce qui s'était passé depuis l'instant où il était tombé sur le champ de bataille était tellement contraire à ce qu'il eût lui-même accompli qu'on ne songeait pas sans frémir aux horreurs dont la ville eût souffert si, lui vivant, l'attaque ennemie s'était renouvelée ; on ne se souvenait plus de ce qu'il avait sauvé par la glorieuse défense qu'il avait si habilement préparée ; on ne pensait qu'aux malheurs qu'il n'aurait pu éviter s'il lui avait été donné de continuer la lutte jusqu'à la dernière extrémité.

*

**

Le silence fait sur Otenin devait pourtant être rompu, au moins une journée, un an après sa mort. Le 4 avril 1815, la garde nationale et quelques citoyens faisaient célébrer, dans l'église Saint-Jacques, un service anniversaire. C'étaient alors les Cent-Jours ; on pouvait reparler hautement de nos an-

ciennes gloires ; mais cette circonstance prouvait tout au moins que dans certains cœurs, le souvenir du brave officier n'avait pas disparu ; il ne faisait que sommeiller pour ne se réveiller que cinquante ans plus tard sous le Second Empire lorsque la municipalité, sollicitée par les descendants des anciens combattants de la milice urbaine, décidait que le nom d'OTENIN serait donné à une des rues de la ville et qu'une plaque de marbre portant une inscription rappelant sa brillante carrière pendant le siège de 1814 serait placée sur la chapelle du cimetière, à défaut de la tombe dont on avait en vain cherché la trace.

Aujourd'hui dans ce cimetière désaffecté, où tout n'est plus que ruines, cette plaque se trouve reléguée, invisible aux passants, sur la face intérieure d'un pilastre de la porte d'entrée.

La Société historique estimant que cet emplacement ne répondait plus à la pensée de ceux qui avaient voulu en faire un témoignage frappant, a récemment émis le vœu qu'elle soit transportée sur la terrasse du palais, (d'où Otenin veilla à l'exécution de ses ordres aux instants les plus critiques du combat) et de manière qu'elle s'offre à l'attention non seulement des habitants, mais des touristes toujours soucieux de précisions historiques.

Sur l'avis favorable de l'Administration des Beaux-Arts, la municipalité a décidé de prendre ce vœu en considération ; sa réalisation ne saurait donc être longtemps différée.

**

Le 12 juillet 1914, au cours de la cérémonie de l'inauguration de la statue élevée à la mémoire des anciens défenseurs de Compiègne, le général *Palat* et M. *Fournier-Sarlovèze* s'attachaient, dans leurs discours, à mettre en lumière l'importance que présentait, au point de vue de l'histoire nationale, le glorieux fait d'armes dont on célébrait le centenaire. Dans la pensée des deux orateurs, cette cérémonie allait pouvoir bénéficier de la plus large diffusion dans la grande presse, mais d'autres événements préoccupaient alors les esprits. La guerre était proche, et bientôt d'autres faits non moins tragiques et non moins glorieux allaient, dans le monde entier, retenir l'attention.

Aujourd'hui, à l'heure où un de nos plus éminents auteurs met la dernière main à son magnifique ouvrage sur le Consulat et l'Empire, le moment ne paraît-il pas venu à la Société historique et à la Ville de Compiègne de faire connaître, par l'historien le plus autorisé, cette belle page des annales de notre ville,

digne de sortir du cadre local dans lequel elle est trop longtemps restée dans l'ombre pour être incorporée, à la place qui lui est due, dans le cadre de la grande histoire de notre France.

Ainsi, à défaut de la statue disparue dont le rétablissement risque d'être longtemps encore différé, se trouverait déjà plus efficacement assurée la continuité du souvenir que Compiègne se doit de conserver du modeste et vaillant officier venu glorieusement combattre sous ses murs et y mourir le dernier jour de cette campagne de France qu'il illustrait d'une dernière victoire.

H. Caullier.

